

DISCOURS

PRONONCÉ A UNE

DISTRIBUTION DE PRIX

PAR

M. F. LAHILLE

Licencié es-sciences physiques et naturelles.



TOULOUSE

—
1890



MESDAMES , MESSIEURS ;
MADEMOISELLE
ET CHÈRES ENFANTS,

Que trouvez-vous de plus curieux à Versailles ? demandait-on au doge de Gênes, venu pour implorer sa grâce auprès de Louis XIV. — C'est de m'y voir, répondit-il.

Si on me demandait, à mon tour, ce que je trouve de plus curieux aujourd'hui, je répondrais, sans hésiter, c'est de me voir à cette place pour y prononcer un discours.

Je suis plus habitué, en effet, à la vie silencieuse des laboratoires qu'à

la vie bruyante des foules et de la tribune et je sais mieux manier un microscope que la langue française, car depuis bien longtemps, hélas ! je ne cultive plus dans mon jardin les brillantes fleurs de rhétorique.

Aussi ai-je besoin de toute votre bienveillante indulgence, et j'espère qu'elle ne me fera pas défaut.

Que vous raconterai-je ? Je vous avoue mon embarras extrême.

Qu'il me soit permis de dire tout d'abord — ne fût-ce qu'à titre de remerciement pour nos bienveillantes et gracieuses élèves — que les heures consacrées ici à mes leçons ont été les plus heureuses de ma vie de professeur. Aussi, au moment de les interrompre, je ne puis y penser maintenant sans regrets.

Devant aucun auditoire je n'ai ressenti davantage cette intime communion de pensées qui fait que celui qui parle n'est pas un instant abandonné de celui qui l'écoute, et que le discours ou la leçon n'est qu'une sorte de conversation où l'orateur seul élève la voix, mais où l'auditeur répond mentalement.

Ces heures ont été, disais-je, les plus heureuses de mes débuts de professeur. Instruire les femmes, fortifier leur jugement, discipliner leur imagination, ouvrir leur esprit aux vérités naturelles, c'est le plus sûr moyen de les mettre à l'abri des exagérations mystiques ; c'est travailler à la fois à la paix intérieure des familles et au progrès général de la société. Aussi

ai-je éprouvé toujours une sorte de respect pour l'importance du rôle que j'avais l'honneur de remplir.

J'ai constaté une fois de plus combien les hommes se trompent singulièrement sur la force intellectuelle ou, pour mieux dire, sur la maturité d'esprit des jeunes filles. Parce que nous avons coutume de ne leur mettre entre les mains que des livres niais ou quintessenciés, parce que nous prenons devant elles un langage de circonstance tout de mièvreries et de banalités, parce que nous ne leur préparons et ne leur permettons que des distractions futiles, nous sommes enclins à penser que les choses sérieuses sont hors de leur domaine. Et, cependant, le seul examen de ce qui se

passé au foyer domestique nous montre que cette jeune fille, qui, dans un ou deux ans peut-être, sera à son tour chef de famille, et sur laquelle pèse déjà tant de lourdes responsabilités, est, à valeur intellectuelle égale, bien autrement sérieuse, malgré ses dehors enjoués, que son frère du même âge, et bien autrement prête que lui pour la vie.

Les femmes n'ont pourtant jamais rien fait de remarquable ; elles n'ont excellé en rien. Elles n'ont pas composé l'Enéide ou Télémaque ; elles n'ont pas sculpté l'Apollon du Belvédère ou la Vénus de Médicis ; elles n'ont pas construit le Panthéon de Rome ou la colonnade du Louvre ; elles n'ont imaginé ni l'algèbre, ni le microscope, ni

la machine à vapeur ; elles n'ont pas même songé à la machine à coudre.

C'est vrai ; mais l'épouse fait pourtant quelque chose de plus grand que tout cela et de plus admirable, car c'est sur ses genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans la nature : un honnête homme ou une honnête femme.

Le rôle de la femme dans la famille et la société est d'une telle importance, que tout ce qui la concerne devient grand. Si faire l'éducation des hommes est une œuvre méritoire, se consacrer à celle des jeunes filles est un véritable sacerdoce, et le plus beau de tous les titres est d'être appelé l'apôtre des enfants.

De nos jours, hélas ! cette éduca-

tion, dont les Fénelon, les Bossuet et les de Maistre avaient tracé les règles d'une façon si magistrale, ne paraît plus comprise par personne. Les règlements universitaires encouragent même la vanité aveugle des parents, qui, tous, aspirent à posséder une fille savante et diplômée. L'impiété malheureusement est une conséquence fatale de l'instruction supérieure des jeunes filles, et il ne faut pas se le dissimuler. Si on en doutait un seul instant, il suffirait, pour s'en convaincre, de lire les circulaires ministérielles du 30 octobre 1867 et les commentaires des journaux d'alors.

On veut faire des incroyantes. Mais écoutez donc Chateaubriand et tant d'autres, voyez quels abîmes vous creu-

sez sous vos pas et devant elles. « Comment ! s'écriait l'auteur du *Génie du Christianisme*, comment concevoir qu'une femme puisse être athée ! Qui appuiera ce roseau si la religion n'en soutient la fragilité ? Être le plus faible de la nature, toujours à la veille de la mort ou de la perte de ses charmes, qui le soutiendra cet être qui sourit et qui meurt, si son espoir n'est point au-delà d'une existence éphémère !

L'épouse incrédule a rarement l'idée de ses devoirs ; elle passe ses jours, ou à raisonner sur la vertu sans la pratiquer, ou à suivre ses plaisirs dans le tourbillon du monde. Sa tête est vide, son âme est creuse..., puis le temps arrive menant la vieillesse par la main. Il s'assied sur le seuil du logis de la

femme incrédule ; elle l'aperçoit et pousse un cri... Oh ! que la solitude est profonde lorsque Dieu et les hommes se retirent à la fois ! »

Et voilà ce que l'on voudrait. On voudrait affranchir les femmes du prétendu joug qui pèse sur elles, et on oublie que la prière a séché plus de larmes dans leurs yeux que les hommes n'en ont jamais fait couler, et soutenu plus de vertus dans leurs cœurs qu'ils n'en pourront jamais flétrir. C'est là qu'elles vont chercher le courage pour demeurer bonnes quand on est mauvais et ingrats pour elles ; et quand on les a abandonnées et trahies, elles y puisent la force pour tout oublier, pour plaindre et pardonner.

Les plus grands caractères de fem-

mes sont nés de l'éducation qui doit être avant tout religieuse, et qui a produit les Paule et les Marcelle, les Elisabeth de Portugal et de Hongrie, les Catherine, les Thérèse, les Chantal, les Françoise de Changy, et pour quoi ne nommerai-je pas aussi les Sévigné, les Maintenon, les Lafayette, les Eugénie de Guérin et la sœur Rosalie !

A toutes ces vertus, la France ne préférera jamais les héroïnes désespérées des romanciers naturalistes.

L'esprit chevaleresque envers les femmes, qui a marqué d'une si noble empreinte notre caractère national, est un sentiment bien français ; mais, chose singulière et profonde, nous avons la loi salique ! La France qui

aime, qui honore, qui exalte les femmes, ne veut pas être gouvernée par des femmes. Elle veut qu'elles soient souveraines par le cœur et non par le sceptre.

Sans doute, elle rend hommage au génie d'une Blanche de Castille, d'une Clothilde, d'une Bathilde, à d'autres femmes éminentes encore, et les régences de ces princesses ont laissé dans son histoire de grands et chers souvenirs ; mais enfin, sauf les exceptions illustres, elle préfère que les femmes ne règnent que par leurs vertus, et ces vertus venant, non de la tête, mais du cœur, ne sauraient être remplacées par un bagage scientifique et par une libre et pédante incrédulité.

Lorsqu'on veut se marier, on ne

pense guère à l'astronomie ou à la grammaire, à l'histoire ou à la sociologie, aux rédactions ou aux diplômes.

Avant tout, on recherche la vertu. Mais lorsque la foi sera morte, nul bagage classique ou scientifique, nul diplôme de bachelière ou de licenciée, nul prix aux comices ou aux expositions ne viendra remplacer sur le front de l'enfant la couronne tombée.

La France est le pays du monde où la femme est la plus adorée. Il n'est pas jusqu'aux pauvres matelots qui ne la chante à leur manière, en plaçant en tête de leur petite barque le nom de l'épouse ou de la fille qu'ils laissent à la maison pendant qu'ils bravent la tempête.

Nulle part qu'en France, la femme

n'a joué un si beau rôle. Elle n'y a pas porté la couronne comme Elisabeth d'Angleterre ou Catherine de Russie, mais elle y a régné souvent, hélas ! sur les rois comme sur les autres hommes. Elle y a parlé, écrit, agi, combattu comme nulle part ailleurs. Témoins, Anne de Baujeu, Anne de Bretagne, et notre douce et fière Jeanne d'Arc.

Nommerai-je, dans une autre région, Agnès Sorel, Gabrielle d'Estrés, La Vallière ? Descendrai-je jusqu'à M^{me} de Pompadour et plus bas encore ?

Non ; mais en restant sur les honorables souvenirs et avec les grands esprits, comment ne pas nommer la duchesse de Montmorency, Jacqueline Pascal et la savante abbesse de Fonte-

vrault, et toutes celles que M. Cousin nomme les grandes carmélites et les grandes prieures du dix-septième siècle, aux pieds desquelles les princesses et les reines venaient verser leurs chagrins et chercher la force de porter la grandeur.

Et dans notre siècle même, M^{me} de Staël et M^{me} Swetchine, qui demeurent toutes deux illustres à des titres divers.

La vérité est que les femmes ont, chez nous, tout surpassé dans le bien comme dans le mal ; depuis Jeanne d'Arc jusqu'à M^{me} Elisabeth, depuis Frédégonde jusqu'aux mégères de la révolution.

Elles ont tenu les hommes à leurs pieds ; elles les ont vaincus non seule-

ment en grandes fautes, mais heureusement aussi en grandes vertus, en courage et en patience, depuis sainte Clothilde jusqu'à Marie-Antoinette, la dernière grande âme de reine qu'ait connue l'ancienne France. En un mot, elles ont été toutes puissantes et invincibles dans le bien comme dans le mal. Encore une fois, pourquoi ?

Par un certain charme profond et féminin que déjà nos pères connaissaient : *Inesse in femina quid divinum*, disait l'historien Tacite. Dans la femme, il y a quelque chose de la divinité. Oui, ce quelque chose a fait leur nature plus délicate et plus vive, et l'éducation de mère en fille que, depuis trois siècles au moins, elles se donnent entre elles chez nous, ont développé cette suprême perfection.

Car, il faut bien le répéter, la jeune fille française doit être élevée dans sa famille toutes les fois que cela est possible ; c'est la mère, plus ou moins aidée par des maîtresses, qui doit présider à son éducation. Les pensionnats ne doivent être que des exceptions qui, malheureusement à cause des occupations multiples, des relations et des distractions obligées de la grande majorité des familles, deviennent maintenant des nécessités. Il est triste de voir une jeune fille prendre son carton et son encrier, comme son frère, aller à travers la ville, laissant la décence de sa démarche et l'innocence de ses regards, pour s'asseoir sur un banc d'école, afin d'entendre les origines et les secrets de la langue française avec des citations

bien choisies, sans doute, de Marot, de Rabelais, de Montaigne, de Voltaire ou de Rousseau.

Non, je n'aime pas qu'une jeune fille, dans tout l'idéal de sa grâce qu'elle ignore, aille subir un examen public, qu'elle reçoive un diplôme et des prix et s'incline devant un sous-préfet qui déposera sur son front une couronne de papier peint. La vie de la femme doit être cachée au foyer domestique où elle conserve les plus précieux de tous les biens : la sécurité, l'honneur, la paix, la joie sûre et tranquille.

La préparation et la soutenance des examens ne sont bons que pour les hommes qu'ils doivent initier à la vie publique, à la vie agitée, à la lutte de tous les instants.

En résumé et pour conclure, je vou-

drais que l'éducation des jeunes filles fût, avant tout, une éducation maternelle.

Je ne voudrais pas que les jeunes filles perdissent leurs charmes exquis par l'étude des sciences qui rendent l'âme agitée, troublée, meurtrie de tant de doutes et blessée par tant de déceptions.

Je voudrais qu'elles conservent à jamais leur sérénité, leurs certitudes, leurs célestes espérances et que leurs cœurs se reposant dans la lumière et la paix, ignorent les nuages, les négations, les plaies secrètes et incurables et tous les abîmes sans fonds.

Je voudrais que quand avec les périls viendront les douleurs qui attendent si souvent les épouses et les mères, ces chagrins, ces revers, ces

renversements de l'âme dont la vie est pleine ; je voudrais, dis-je, que la femme trouve alors une consolation avec une espérance.

Je voudrais voir, enfin, comme le poète, les jeunes filles avec

*Tous les petits enfants, les yeux levés au Ciel,
Disant à la même heure une même prière,
Demandant pour nous grâce au Père universel.*

Pour terminer, bien chers enfants, je vous souhaiterai les trois S mystérieuses de Salomon : Santé, Science et Sagesse. Santé de corps et de l'âme, sans laquelle point n'est de paix, point n'est d'amour, point n'est de joie ; Science des devoirs et de tous les dévouements ; Sagesse du cœur et de l'imagination.

Surtout, aimez bien notre France, dont vous êtes la joie, l'ornement, l'espoir et la plus brillante manifesta-

tion de son génie le plus pur. Que Jeanne d'Arc, la noble et douce vierge de Domrémy soit votre exemple. Sans doute, vous n'entendrez pas comme elle les voix du Ciel ; vous ne succumberez peut-être pas aussi glorieusement qu'elle au service de la patrie ; mais, fille, sœur, épouse ou mère ; au moins l'une de vous, Enfants, perdra, dans les inévitables et effroyables guerres de l'avenir, un père, un frère, un époux ou même un fils bien-aimé. Elle est là dans vos rangs, cette noble victime ; elle aura son cœur broyé, et deux fois avant le long et dernier sommeil, elle devra souffrir les suprêmes angoisses de la mort. Nous devons tous nous incliner devant elle avec respect et compassion, car sur son front plane déjà, ardente

et acérée, la couronne qui a meurtri aussi le front du Roi des rois.

Dans ces jours d'accablement, de tristesse et de désenchantement de la vie, jours que nulle affection, ne saurait vous éviter, vous songerez, Enfants, au passé. A votre évocation, il semblera revivre, il vous semblera revoir cette maison bénie, où vos jours se sont écoulés purs, dans la joie et la paix. Vous vous souviendrez des dévouements que vous y avez rencontrés ; vous sentirez que ce qu'il y a de bon, de noble et de généreux en vous, c'est à votre éducation que vous le devez en partie.

Le souvenir de votre maîtresse bien aimée, qui fut vraiment votre seconde mère, revivra plus vivant que jamais dans votre esprit, et de votre cœur

s'élèvera vers elle une pensée de reconnaissance et d'amour.

Vous vous souviendrez qu'elle a sacrifié pour vous, le repos, la santé, la fortune et les aspirations les plus légitimes de l'humanité; afin, que son affection vous appartint tout entière.

Alors, Enfants, malgré toutes les blessures que vous aura faites la vie, malgré les plus intimes et les plus profondes misères de vos cœurs, vous serez fortifiées par le souvenir de cette femme de bien, qui vous fut toujours si dévouée; et vous pourrez encore éprouver, comme Elle, la dernière des consolations, qui fut aussi celle des martyrs, la joie austère du devoir noblement accompli.

Toulouse, le 31 Juillet 1890.